

sagesse, exempt de mesquines jalousies, il abandonnait chacun à ses aspirations et à ses aptitudes, aidant seulement ceux qui réclamaient son concours. Le bien fait par les autres le réjouissait et il en parlait volontiers. Il ne cherchait pas à s'en attribuer la moindre part, mais ne se désintéressait pas non plus des résultats généraux et partiels. Une fois par mois, les maîtres se réunissaient dans sa chambre pour échanger des renseignements, discuter quelques points disciplinaires, entretenir leur zèle. Là, tous expérimentèrent combien cet homme d'intelligence supérieure laissait de liberté à la discussion et même à la contradiction. Il ne se détermina jamais, sans avoir provoqué l'avis de ses collaborateurs, même en des choses secondaires. Avec une bonhomie charmante qui n'enlevait rien à sa dignité, il tenait à demander et à peser l'opinion de ceux en qui il reconnaissait un sens plus droit et une plus grande expérience.

A ces utiles séances on admirait, outre sa franchise, la netteté de ses avis, la justesse de ses décisions, la finesse de son esprit. Ces qualités, d'ailleurs, brillaient dans toutes ses conversations. « Il nous souvient, dit un témoin oculaire, de l'intérêt avec lequel nous l'écoutions durant les heures de loisir qui suivent les repas et coupent les exercices du collège. Il apportait, dans ces causeries familières avec les professeurs ou les étrangers, une gaieté digne, contenue, qui n'était pas sans abandon, mais où les règles de la charité chrétienne étaient toujours scrupuleusement observées. De pareilles dispositions l'eussent fait accueillir dans le monde avec empressement, et nous savons qu'il y était justement apprécié pour ses talents, son amabilité, la distinction de ses manières. Il y allait rarement, autant par goût que par devoir. Il savait faire un meilleur usage des qualités sérieuses que le ciel lui avait si libéralement départies (1). »

En effet, M. Bernier, fort avare de son temps, le consacrait, comme il disait, « à s'instruire ». Et toutes ses journées étaient disposées de manière à lui laisser le plus de moments possible pour l'étude. Il se levait de très bonne heure. Quoique muni d'un réveil-matin et d'une montre à répétition, il craignait les surprises du sommeil qui le contrariaient toujours, même à la fin de sa vie. Il avait chargé de l'éveiller un serviteur dont il plaisantait souvent la rigoureuse exactitude : « Il ne manquait jamais son coup, racontait-il; chaque matin je l'entendais crier en frappant à ma porte : *Dépêchez-vous, M. le Supérieur, la demie va sonner tout à l'heure*. Et l'homme ne s'était pas éloigné de quelques pas qu'il sonnait quatre heures et demie. »

Le soir, à dix heures, M. Bernier se rendait habituellement à la chapelle y faire sa dernière visite au Saint-Sacrement. Tandis que sa maison reposait en paix, il priait Dieu de la garder et sollicitait pour le lendemain les grâces nécessaires à chacun.

Une si longue journée s'était passée tout entière dans le travail et presque sans sortir de sa chambre (2). « Il fait des livres »,

(1) *Eloge funèbre de M. Bernier*, par M. J.-B. Priour.

(2) Il refusait si peu le travail qu'il avait accepté d'être le rédacteur des Conférences ecclésiastiques du canton de Saint-Maurice.